



**HAL**  
open science

**Christine philosophe**

Jean-Pierre Cavallé

► **To cite this version:**

| Jean-Pierre Cavallé. Christine philosophe. 2021. hal-03206015

**HAL Id: hal-03206015**

**<https://hal.science/hal-03206015>**

Preprint submitted on 22 Apr 2021

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

## Christine philosophe<sup>1</sup>

Jean-Pierre Cavallé

Le nom de la reine Christine de Suède, dans les représentations stéréotypées que l'on se fait de ses relations à la philosophie, est indissolublement attaché à celui de Descartes, censé incarner la figure du « philosophe » par excellence. Un ouvrage s'intitule d'ailleurs *La reine et le Philosophe*<sup>2</sup>. Aussi qu'il me soit permis de passerai vite sur les relations épistolaires d'abord entre Christine et Descartes, l'invitation ensuite de Descartes à Stockholm par l'intermédiaire de l'ambassadeur de France Chanut et les quelques<sup>3</sup> « leçons » de philosophie, sur le contenu desquelles on ne sait rien, qu'il a données à la reine dans la bibliothèque de son palais. Les paroles de Descartes, quelques jours après son arrivée à Stockholm (9 octobre 1649) sont en tout cas assez surprenantes, écrivant à la princesse palatine Élisabeth: « elle est est extrêmement portée à l'étude des lettres mais pource que je ne sçache point qu'elle ait encore rien veu de la Philosophie, je ne puis juger du goust qu'elle y prendra »<sup>4</sup>. Elle avait pourtant déjà reçu quelques lettres philosophiques de sa part, en particulier le fameux exposé du 20 novembre 1647 sur le souverain bien. Il est sûr également qu'elle acquit par la suite une connaissance directe de la philosophie de Descartes par la lecture de certaines au moins de ses œuvres. Une anecdote, souvent répétée, rapporte que Descartes à Stockholm lui ayant déconseillé de lire Platon, elle lui aurait rétorqué « qu'il ne devoit pas desapprouver la lecture d'un Auteur à qui sa Philosophie devoit tant », ce qui prouverait ainsi à la fois le franc-parler et la perspicacité de l'élève, ou du moins si l'anecdote est inventée, la représentation que l'on s'en faisait<sup>5</sup>.

Je passerai donc vite sur la question d'une éventuelle influence de Descartes sur Christine parce que l'on n'en a déjà que trop noirci de papier, et parce que Christine, à l'arrivée de Descartes, contrairement à ce que celui-ci semble dire, avait déjà, du haut de ses 24 ans, de longues années de

1 Le présent texte est tiré de la conférence donnée le 30 mars 2021 dans le cadre de journée d'études organisée par Myriam Bernier et Anne-Lise Rey *Femmes philosophes au XVII<sup>e</sup> siècle*.

2 Jean-François de De Raymond, *Descartes et Christine de Suède : la reine et le philosophe*, Paris, les Lettres modernes, 1993. Outre l'ouvrage bien connu de Ernst Cassirer, *Descartes, Cornelle, Christine de Suède*, Paris, Vrin, 1997, voir Ruggero Morresi, « Cartesio e la regina Cristina : un enigma, un paradosso », in *Cristina di Svezia e la cultura delle Accademie*, Atti del Convegno Internazionale, D. Poli (ed.), Roma, 2005, p. 203-226.

3 « Je ne l'ai vu que 4 ou 5 fois, et ç'a toujours été en sa bibliothèque, en la compagnie de Monsieur Fransheimius... » écrit Descartes à Brégy le 15 janvier 1650, Édition Adam et Tannery, t. V, p. 466 (AT V, 466).

4 AT V, 430.

5 *Journal de Trévoux (Mémoires pour l'histoire des sciences & des beaux-arts recueillies par l'ordre de Son Altesse Serenissime Monseigneur Prince souverain de Dombes)*, 1704, p. 1839 qui traduit en français Georg Pasch (Paschius), *De novis Inventis...*, Lipse, Haeredum Joh. Grossi, 1700, p. 154 lequel renvoie à son tour à Gerard de Vries, *Introductionis Historicae ad Cartesii philosophiam*, Leyde, 1682, § XV. Étant farouchement hostile à Descartes, ses propos sont sujets à caution.

formation, de lectures et de conversations philosophiques derrière elle. De plus, elle ne cessera sa vie durant, en fait jusqu'à sa mort en 1689, de fréquenter des intellectuels de toutes sortes, dont pas mal se considéraient ou étaient considérés dans le vocabulaire de l'époque comme « philosophes », et d'avoir elle-même des activités, par la conversation surtout et par l'écriture, même si elle n'a pas énormément écrit (presque toujours en français), qui touchaient de près à la philosophie, voire peuvent être qualifiés de philosophiques. Je crois qu'il n'est pas exagéré de dire qu'en tout état de cause Descartes n'est qu'un épisode mineur dans la longue et riche vie intellectuelle de Christine, d'autant plus que tout laisse penser que la reine ne s'est guère montrée convaincue par la philosophie du grand homme<sup>6</sup>, même si l'on peut retrouver dans ses écrits et les témoignages à son sujet, çà et là, quelques réminiscences cartésiennes.

Mais d'abord, avant d'aller plus loin, je voudrais préciser un point de méthode. Ce qui m'intéresse ici n'est pas d'établir si Christine de Suède fut ou non une philosophe – cela supposerait une conception essentialiste de la philosophie – mais d'examiner d'abord comment le substantif et le qualificatif de « philosophe » apparaissent dans les sources à son propos. Parmi ces sources, les écrits de Christine sont bien sûr très importants : elle n'y cherche d'ailleurs nullement à s'y imposer comme une philosophe de métier, elle ne revendique pas une production philosophique, mais éventuellement une vie philosophique, ce qui est bien différent. Cette restriction de l'attention à la manière dont la question des relations de Christine à la philosophie s'énonce dans la documentation n'empêche nullement d'insister sur la présence dans ce que l'on sait ou croit savoir des conversations et des écrits de la reine, d'une pensée réflexive, critique, analytique et cohérente que l'on peut bien sûr aujourd'hui encore très bien de qualifier de philosophique. Et ceci d'autant plus que le parcours qui l'a conduit de l'usage de la philosophie à la fois pour produire une critique radicale de la religion dans laquelle elle fut élevée, et qu'elle semble avoir rejeté dès sa plus tendre enfance selon ses propres dires, et établir une « religion à sa mode », qui semble avoir eu les caractéristiques majeures d'un déisme philosophique, jusqu'à l'adoption d'une forme de quiétisme tout à fait personnelle, cet itinéraire étonnant possède une cohérence qu'un texte de Leibniz, sur lequel je conclurai, permet d'appréhender.

Les portraits littéraires de la jeune reine qui ont circulé dans l'Europe savante, avant son abdication en 1654, s'accordent tous à la décrire comme extrêmement savante en toutes sortes de matières, passionnée par les études, en particulier des langues anciennes et vivantes, mais aussi des sciences et de la philosophie. Par exemple Gabriel Naudé, peu à peu son arrivée à Stockholm, écrit à Gassendi, le 19 octobre 1652 : « son esprit est tout à fait extraordinaire [...] car elle a tout vû, elle

---

<sup>6</sup> Les témoignages à ce sujet, directs et indirects sont assez nombreux, voir par exemple les textes de Baillet, Sorbière et Philibert de la Mare, in Descartes, éd. AT, V, 459-460.

a tout lû, elle fait tout, & elle donne des preuves judicieuses, & avec cette facilité de discours & force de raisonnement, que je n'avois pas conçu la moitié de ce que j'en reconnois maintenant »<sup>7</sup>. Arckenholtz, son grand biographe du siècle suivant, dans la conclusion de ses quatre volumes, a fait la liste exacte des matières qu'elle pratiquait, attestant de son « esprit universel » : « Soit qu'on parlât de Philosophie, de Mathématiques, de Physique, d'Histoire Naturelle et de celle du Genre Humain, de Chymie, de Poésie, d'Eloquence, ou de Critique, elle ne se trouvoit jamais en pays inconnu. Mais l'étude de la Politique faisoit ses délices. C'est ce qui lui faisoit appeler Tacite son jeu d'échets »<sup>8</sup>.

On dit aussi d'elle qu'elle cultivait une posture de philosophique dans l'exercice même de la fonction royale, lui permettant de maintenir une souveraine distance envers son statut de monarque. Il est à noter que l'on se base alors sur le fait qu'elle même vantait l'excellence de la vertu stoïcienne, et l'on peut dire, de ce point de vu, que Christine soignait une présentation de soi en philosophe, mais une philosophe résolument engagée dans les actions d'État, donnant ainsi à cette image un sens éminemment politique<sup>9</sup>. Dès 1648, Chanut, dans le portrait de la reine qu'il envoie en France et qui va beaucoup circuler, écrit : « Elle se plaît quelquefois à parler, comme les Stoïciens, de cette éminence de la vertu, qui fait notre souverain bien en cette vie, elle est merveilleusement forte sur ce sujet et quand elle parle avec des personnes, qui lui sont familières & qu'elle entre sur l'estime véritable que l'on doit faire des choses humaines : c'est un plaisir extrême de lui voir mettre sa Couronne sous les pieds & publier que la vertu est l'unique bien... »<sup>10</sup>. En exaltant la vertu, à la fois dans et malgré l'exercice du pouvoir, elle sollicite une sorte d'égalité dans l'excellence, qui évidemment séduit les intellectuels dont elle s'entoure, lesquels, en retour, publient dans les cours d'Europe les portraits élogieux de cette « reine philosophe ». Gassendi par exemple, fort de cette réputation, n'hésite pas à affirmer, dans une lettre qu'il lui adresse, qu'elle réalise le vœu platonicien selon lequel les rois devaient être philosophes et les philosophes rois<sup>11</sup>. Christine, ceci dit, était assez intelligente pour ne pas prendre les flagornerie de ses courtisans philosophes pour argent contant (surtout venant d'un philosophe aussi peu platonicien que Gassendi !).

7 cité in Johan Arckenholtz, *Memoires concernant Christine reine de Suede, pour servir d'eclaircissement a l'histoire de son regne et principalement de sa vie privée, et aux evenemens de l'histoire de son tems civile et littéraire: suivis de deux ouvrages de cette savante princesse, qui n'ont jamais été imprimés ...*, Pierre Mortier, 1751-1760, 4 t., t. II, p. 39 (dorénavant, Arckenholtz, II, 39).

8 Arckenholtz, IV, 172.

9 Voir, surtout pour la période suivant l'abdication, la thèse de Marion Lemaignan : *Une souveraineté de papier au miroir de l'Europe : publier Christine de Suède entre 1654 et 1689*, Florence : European University Institute, 2012, EUI PhD theses, Department of History and Civilization, <https://cadmus.eui.eu/handle/1814/22683>.

10 Arckenholtz I, 221.

11 « *Votum celebre fuit Platonis, ut ad Regni felicitatem, aut reges Philosopharentur, hoc est sapientiae studiosi forent, aut Philosophi, seu qui forent sapientiae studiosi, regnarent ; Tu vero id votum omni ex parte compleres, quae & regnando philosopharis, & philosophando regnas, ac non modo es sapientiae studiosa, sed evadis etiam viva ejus effigies, ideaque germana, ad quam sese componere, qui regnare volent feliciter, debeant* », Lettre du 8 juillet 1652. Arckenholtz, II, 45.

Ce savoir hors du commun qui lui est reconnu de tous et ce statut de reine philosophe sont associés à, voire inséparable de ce qui apparaît à tous comme un comportement, un maintien et une conversation viriles<sup>12</sup>. C'était aussi par là où on l'attaquait : elle se comportait, parlait, jurait et raisonnait comme un homme, violant en tout ceci les règles de la bienséance féminine. Et il est très étonnant, mais révélateur que dans l'un des portraits que l'on a fait d'elle lors de son passage en France en 1656 (donc après son abdication), l'auteur anonyme de ce texte défend ses écarts de langage (on l'accusait depuis longtemps de prononcer en public des obscénités) en invoquant son statut de philosophe : « Il ne faut juger de cette ame relevée au-dessus des autres, par les règles prescrites à celles du commun ; *c'est une Philosophe qui n'a rien de femme que le sexe*<sup>13</sup>, son Esprit étant tellement porté à la franchise, qu'elle n'a jamais sù le soumettre aux grimaces nécessaires pour jouer la farce féminine, ni même porter les habits pour la représenter ; Elle a envisagé le monde avec une résolution mâle & virile, qui lui a fait mépriser effectivement les Sceptres & les richesses, & mettre en pratique cette haute Philosophie, dont les plus rigides Professeurs & plus austères Anachorètes n'ont pû avoir que la théorie. Il ne faut donc pas s'étonner si elle est éloignée du grand chemin, le croiânt, avec tous les plus sages de tous les siècles, & de toutes les Nations, trop long & trop fangeux pour arriver au souverain bien, auquel on ne parvient que par les entiers difficiles & peu battus, par où la vertu débarrassée chemine & fait sa route »<sup>14</sup>.

Ce texte semble évidemment supposer qu'il ne saurait véritablement y avoir de philosophe femme ou plutôt de philosophe féminin, que seule une femme qui n'en est pas vraiment une, une femme virile, masculine, est dans la disposition de pouvoir devenir philosophe. Christine de Suède est un être exceptionnel qui s'est élevé au-dessus de son sexe, et en même temps au-dessus du commun des hommes, et plus encore, au-dessus du commun des monarques, des professeurs et des religieux, par sa philosophie, une philosophie « mise en pratique », ici, par l'action éclatante, proprement héroïque de l'abdication au trône. Au moment de cette abdication, qui a surpris l'Europe entière, les critiques et même les condamnations ont fusé de toute part sur cette décision politique inédite, d'autant plus qu'elle était associée à une conversion au catholicisme à la sincérité de laquelle, en fait, personne n'a vraiment cru. Ceux qui écrivent en sa faveur, comme Chanut ou cet anonyme, ont à la défendre d'une multitude d'accusations : d'extravagance, de légèreté, d'inconstance, on lui reproche son goût purement théâtral du coup d'éclat, la trahison de son propre peuple et de sa religion, la bassesse des motifs, en particulier pécuniaires, qui auraient présidé à sa double décision, mais aussi, au cours de ses voyages de reine déchue plus encore qu'auparavant, le

12 Je me permets de renvoyer à mon article « Masculinité et libertinage dans la figure et les écrits de Christine de Suède », *Les Dossiers du Grihl* [En ligne], 2010-01. URL : <http://dossiersgrihl.revues.org/3965>

13 Je souligne !

14 Arckenholtz, I, 553. Tiré de *Nouveau recueil de Harangues...*

fait qu'elle s'habille plus ou moins comme un homme, qu'elle ait les gestes et le maintien d'un homme, qu'elle parle haut, jure, dise des obscénités et enfin, j'y reviendrai, qu'elle tienne des propos scandaleux sur la religion. Elle-même, au lendemain de son abdication, écrit à Chanut : « Il est malaisé que ce qu'il y a de fort, de mâle & de vigoureux puisse plaire »<sup>15</sup>.

Cette convertie est en effet d'un genre bien spécial, car elle-même met en avant, pour justifier l'abdication, une décision non d'ordre religieuse mais bien philosophique : un acte d'héroïsme philosophique. Ceux qui veulent la flatter, savent d'ailleurs bien trouver les mots, comme Du Bos Montandré en 1654 dans son épître à l'*Adieu au Trône* : « Vous avez mis le Caractère de l'Héroïque au de la de l'enclenchement [...] Vous avez presté les bras à la raison & à la vertu, pour les assister à faire un miracle »<sup>16</sup>... Or Christine n'a cessé de revendiquer pour elle-même une conception héroïque de la vertu<sup>17</sup>, une vertu engagée dans les grandes actions et des passions puissantes, en particulier dans ses *Réflexions sur Alexandre le grand*, mais encore dans ses recueils tardifs de maximes : *L'ouvrage du loisir* et *Les sentiments héroïques*<sup>18</sup>. D'Alexandre, véritable modèle identificatoire d'héroïsme (elle alla jusqu'à en prendre le nom en se faisant appeler Alexandra), elle dit par exemple : « le Ciel l'avoit élevé presque au-dessus de la condition humaine, par la vaste grandeur d'une ame héroïque, & par un cœur intrépide au de-là de l'humanité. »<sup>19</sup>. Et encore : « il avoit une capacité, une adresse, une pénétration dans les affaires & dans les sciences qui surpassoit son age & qui répondoit à la grandeur de son ame héroïque & ne se démentoit jamais »<sup>20</sup>. Se dessine une morale ultra élitiste de « l'homme » d'exception engagé dans l'action inspirée de la conception stoïcienne de la vertu, mais qui opère aussi sur cette conception un retour critique par la forte valorisation des passions (« Les passions sont le sel de la vie, qui est insipide sans elles », *Ouvrage du Loisir*, n° 361) et donc une critique de l'ataraxie des philosophes, au nom d'un état d'indifférence supérieur compatible avec la plus grande agitation passionnelle. Soit cette petite séquence de maximes tirées de l'*Ouvrage du Loisir* : « Cette tranquillité tant vantée des philosophes est un état fade et insipide » (n° 364) ; « On doit avoir une espèce d'indifférence héroïque pour tout ce qui arrive » (n° 384) ; « L'indifférence doit être héroïque, non pas stupide »

15 Lettre du 28 février 1654, Arckenholtz, I, 397.

16 Du Bos Montandré, *L'Adieu au Trône, ou Dioclétien et Maximian, tragédie dédiée à la reine de Suède*, Bruxelles, François Foppen, 1654, épître dédicatoire.

17 Voir M. Lemaignan, *op. cit.*, p. 297 sq. Stefano Fogelberg Rota, « A Heroic Queen : Christina in the Panegyrics of her French and Italian Poets », *Revue d'Histoire Nordique*, n° 24, 2017, p. 79-96. Sur la question de l'héroïsme féminin au XVII<sup>e</sup> siècle, Philippe Bousquet, « L'héroïsme féminin au XVII<sup>e</sup> siècle », in *Les femmes au Grand siècle*, Tübingen, Gunter Narr, 2003, p. 93-108.

18 Un seul exemple dans les *Sentiments héroïques* : « La vertu qui n'a pas Dieu pour son unique but, n'est pas vertu mais vanité », (n° 19). Le renvoi est à l'édition de J.-F. de Raymond, mais je conserve le titre de *Sentiments héroïques*, qui figure sur la plupart des copies manuscrites, là où l'éditeur, après Arckenholtz, utilise le titre plus sobre de *Sentiments* (voir à ce sujet cette édition, p. 59).

19 *Réflexions diverses sur la vie et les actions du grand Alexandre*, Arckenholtz, II, 67.

20 *ibid.*, 68.

(n° 385) ; « La mer est l'image des grandes âmes : quelque agitées qu'elles paraissent, leur fond est toujours tranquille » (n° 395). On voit bien opérer comme une construction de soi en relation étroite avec la philosophie ancienne, en particulier avec le stoïcisme (mais aussi à l'épicurisme comme on verra), appliquée à sa situation, de souveraine en exercice d'abord, puis ayant abdiqué de sa propre initiative. Il y aurait d'ailleurs à ce sujet toute une réflexion à conduire sur le lien entre cet héroïsme de l'abdication et le statut de femme qui rendait pour Christine l'exercice du pouvoir si difficile et même, en fait, illégitime. Comme si l'héroïsme politique et militaire positif d'Alexandre lui étant interdit, elle n'avait pu réaliser cet idéal héroïque que dans le renoncement volontaire au pouvoir et par le choix du retrait, de la retraite philosophique.

Elle écrit aussi à Chanut, dans une lettre ouverte visant à justifier son acte, qu'elle se prépare pour un « grand loisir », le terme de « loisir », qu'elle donnera longtemps après à son premier recueils de maximes, indiquant la nature philosophique et non d'abord religieuse de son retrait, ou bien alors faut-il parler de religion philosophique, au demeurant on ne peut plus éloignée de la contrition et de l'expiation chrétienne. Elle écrit en effet à Chanut : « Je l'emploierai [ce loisir] à examiner ma vie passée & à corriger mes erreurs sans m'en étonner ni m'en repentir »<sup>21</sup>. Un retour sur soi exempt de repentir, un refus de ce qu'elle appelle le « mal des scrupules » (l'un des syntagmes qui est un marqueur de son appartenance au monde des « esprits forts »). Christine a bien peu le sens de la culpabilité et du péché, voire elle en a un mépris souverain qui, dans la bonne tradition « libertine », est considéré comme proprement philosophique.

Et il est d'ailleurs frappant qu'à Rome même, elle continuera à se considérer, du moins en parole, hors d'atteinte de toutes les attaques, grâce à la philosophie et non pas d'abord du fait de la religion, ou alors s'agit-il d'une religion qui se dit avec les mots de la philosophie. Ainsi dit-elle, dans une lettre à Bourdelot de 1675 (10 septembre) : « Me calomnier c'est attaquer le Soleil, un peu de bonne Philosophie m'élevant si fort au-dessus de tout cela, que vous pouvez assurer les gens que je suis invulnérable de toutes parts »<sup>22</sup>. Cela est assez prétentieux, on en conviendra, mais on voit qu'elle a le sens de la formule ! Il s'agit évidemment d'une revendication insistante de vertu héroïque.

Cet idéal de vie philosophique, où le souverain bien se confond avec la jouissance de sa propre vertu héroïque, pose évidemment la question de sa compatibilité avec la religion chrétienne, sous les deux confessions : la luthérienne, dans laquelle elle est née, et la catholique qu'elle embrasse après l'abdication. Je ne vais pas trop insister ici sur cette question, pour l'avoir traitée

21 Arckenholtz, I, 397. Dans les *Sentiments héroïques*, elle écrit : « Il me semble que Dioclétien avait raison de refuser l'empire qu'on lui offrit après l'avoir quitté. Peu de gens ont renoncé à l'empire. Nous n'en connaissons que Dioclétien, Almansor, Charles V et Christine. Le commun des hommes ont raisonné si diversement, même si sottement sur les actions de ces princes, et peu de gens leur ont fait justice », éd. de Raymond, p. 322.

22 Arckenholtz, III, 494

ailleurs<sup>23</sup>. Christine dit elle-même qu'elle n'a jamais adhéré à la première, scandalisée par les discours de menace et de terreur des ministres prêcheurs, et quelle devint incroyante dès son enfance, s'inventant cependant une « religion à sa mode »<sup>24</sup>. Cette incroyance à l'égard de la religion établie, on ne peut en douter, fut abondamment nourrie par sa lecture des philosophes anciens et de certains modernes, jusqu'à s'agréger en une forme de déisme philosophique sur lequel on possède en fait beaucoup d'informations, et qui a suscité le scandale de bien de ses contemporains, fidèles des deux confessions qui ne manquèrent pas de dénoncer les leçons pernicieuses de certains des hôtes de la souveraine<sup>25</sup> et en particulier du médecin Pierre Michon Bourdelot, arrivé en Suède en 1651, un an après la mort de Descartes<sup>26</sup>.

Bourdelot fut en effet accusé d'avoir rendu la reine « libertine » (ce fut le terme utilisé), de lui avoir prodigué des leçons d'impiété et d'immoralité<sup>27</sup> et de l'avoir détournée des études d'érudition au motif de la cure médicale qu'il lui administra, d'ailleurs avec succès. Christine avait en effet souffert d'une sorte de burn-out que Bourdelot attribua à sa trop grande assiduité aux études. Jean Chapelain par exemple écrit à Nicolas Heinsius : « par l'aspreté avec laquelle elle se prend à l'amour de la Philosophie, *curante Burdelotio* [par les soins de Bourdelot], il est à craindre que la Philologie n'affaiblisse en crédit auprès d'Elle »<sup>28</sup>. Et en effet les savants érudits philologues présents à Stockholm, qui constituaient un groupe compact (Nicolas Heinsius, Samuel Bochart, Isaac Vossius, Naudé lui-même...), semblent avoir conçu du dépit de cette influence négative, non

23 « La religion de la reine Christine, de son enfance aux temps de sa conversion », *Revue d'Histoire Nordique*, n° 24, 2017, p. 97-110.

24 « Tout le respect, l'admiration, l'amour que j'ai eu toute ma vie pour vous, Seigneur, ne m'empêchoit pas d'être très incroyante et peu dévote. Je ne croyois rien de la Religion dans laquelle je fus nourrie. Tout ce qu'on m'en disoit me sembloit peu digne de vous. Je crus que les hommes vous faisoient parler à leur mode, & qu'ils me vouloient tromper, & me faire peur pour me gouverner à la leur. Je haïssois mortellement les longs & frequens Sermons des Luthériens ; mais je connus qu'il falloit les laisser dire & avoir patience, & qu'il falloit dissimuler ce que j'en pensois. Mais quand je me trouvois un peu aggrandie, je me formois une espèce de Religion à ma mode, en attendant celle que vous m'avez inspirée, à laquelle j'avois naturellement une si forte inclination », fragment d'autobiographie, rapporté par son secrétaire romain Andrea Galdenblad. Arckenholtz, III, 209.

25 Véritable concentration d'esprits hétérodoxes à divers titres, qui ont fait auprès de la reine de courts ou longs séjours : Grotius, Marc Duncan de Cerisantes, Jacques Carpentier de Marigny, l'abbé Pico, Isaac Vossius, Claude Saumaise, Saint-Amant, Urbain Chevreau, Pierre-Daniel Huet, Naudé... Voir René Pintard qui passe en revue tous ces personnages considérés dans leurs relations avec la reine, *Le libertinage érudit dans la première moitié du XVII<sup>e</sup> siècle, nouv. éd. augmentée d'un avant-propos, de notes et de réflexions sur les problèmes de l'histoire du libertinage*, Genève, Slatkine, [1943] 1983, p. 115-120 et p. 389-403.

26 Voir surtout Didier Foucault, « Pierre Michon Bourdelot, figure controversée d'un familier de Christine en Suède », *Revue d'Histoire Nordique*, n° 24, 2017, p. 35-55. Voir aussi R. Pintard, outre les références données dans la n. précédente, *op. cit.*, p. 183-184.

27 Voir *Brieve relation de la vie de Christine, Reine de Suède, jusques à la démission de sa couronne et son arrivement à Bruxelles*, (S. l.), 1655, attribué à Saint-Maurice (Alcide de Bonnacase) : « Cet homme sans religion et sans piété, imprima tous ses faux sentimens dans l'esprit de la Reyne, qu'il rendit en peu de temps fort semblable à luy, et on la vid en un moment si fort changée, qu'elle ne ressembloit plus à elle mesme ; elle portoit bien tousjours le nom de la Grande Christine, mais elle n'en avoit plus les vertus », p. 4. « la Reyne s'est depuis monstrée telle qu'il l'avoit laissée ; c'est-à-dire, sans Religion, sans piété, sans vertu, sans loyauté, dissoluë, & libertine en ses discours, fourbe, trompeuse, medisante, mocqueuse... », p. 6.

28 Jean Chapelain 17 janvier 1653 à Nicolas Heinsius, in Jean Chapelain, *Soixante-dix-sept lettres inédites à Nicolas Heinsius (1649-1658)*, éd. Bernard Bray, Leyde, M. Nijhoff, 1956.

tant sur la religion de la reine (Naudé et Vossius par exemple n'étaient sans doute guère plus religieux que Bourdelot !), que sur son goût pour les études de philologie. Malgré tous les défauts dont Bourdelot était chargé (médisance et vanité en particulier), Chanut écrit dans ses *Mémoires* (ou est-ce Linage de Vauciennes qui le lui faire dire?), « qu'au fond il avoit beaucoup de bonne qualitez, une Philosophie sans pedanterie, un parler net, et poly, et une grande suffisance en la profession de Medecine... »<sup>29</sup> Il est certains que dans ses conversations au moins Bourdelot allait fort loin, les témoignages sont assez nombreux, comme celui de Van Beuningen, diplomate hollandais alors en Suède qui écrit à Vossius, lequel n'était pas non plus exempt de tout soupçon, le 5 décembre 1652 : « Ce bon monsieur [...] enseigne l'impiété : qu'il n'existe pas de dieux, que le ciel est un espace vide, que la vertu n'est qu'un mot et le bois sacré<sup>30</sup> rien d'autre que du bois de chauffage »<sup>31</sup>.

Bourdelot est en tout cas rendu responsable de l'irrégion de la reine, laquelle pourtant ne l'avait certes pas attendu pour développer des idées très hétérodoxes, en étroite relation avec ses connaissances philosophiques, mais il semble bien qu'à son contact elle prit moins garde de dissimuler ses convictions en la matière.

Celles-ci ont été synthétisées dans un pamphlet attribué à Saint-Maurice (Alcide de Bonnacase) paru en 1654<sup>32</sup>, plutôt hostile à la reine (en réalité il en dit « du mal et du bien »), mais complaisant aux idées en question, méticuleusement rapportées. Pour ma part, je considère cette source comme très sérieuse, parce que presque tout ce qu'avance le pamphlétaire se retrouve de manière dispersé ou elliptique en d'autres témoignage et souvent dans les écrits même de Christine. Il s'agit d'un déisme philosophique en vérité assez élaboré et cohérent.

« On ne l'a pas veüe seulement doubter du mistere adorable de l'incarnation, mais encore l'a ton veüe s'en mocquer [...]. Elle ne parloit de la providence divine, que sous le terme de destin, à l'exemple des auteurs profanes. Les principales maximes étoient :

1. Qu'ils falloit aimer Dieu comme la source de tout bien, mais qu'il ne le falloit pas craindre, pource que c'est une chose ridicule de craindre un estre qui est essentiellement bon, & qui est incapable du mal : mais qu'il faut craindre les meschants hommes, qui peuvent nous nuire en mille façons, & qui sont les diables dont le commun peuple a une si ferme creance.
2. Qu'un esprit bien fait ne doit jamais ni se repentir ni pardonner, pource que la repentance & le pardon sont tousjours accompagnés de lascheté; qu'à la verité une personne doit consulter sur ce

29 Pierre Linage de Vauciennes, *Memoires de ce qui s'est passé en Suede et aux provinces voisines [...] tirez des depesches de Monsieur Chanut ambassadeur du roi en Suede*, Cologne, Pierre du Marteau, 1677, t. III, p. 190.

30 Il s'agit des bois sacrés vénérés par les anciens grecs et latins, mais l'allusion au bois de la croix est évidente. Voir Pintard, *op. cit.*, p. 397.

31 Cité par Franz Felix Blok, *Isaac Vossius and his Circle. His Life until his Farewell to Queen Christina of Sweden, 1618-1655*, Groningen, Egbert Forsten, 2000, p. 425. Voir D. Foucault, art. cité.

32 Alcide de Bonnacase, sieur de Saint-Maurice, *Le Génie de la reyne Christine de Suède*, [S. l.], 1655, In-4, 15 p. Voir Barbier : « ouvrage d'un certain Saint-Maurice, qui avait conduit en Suède un des enfants de M. de Saumaise ».

qu'il veut entreprendre ; mais qu'elle doit faire suivre une resolution irrevocable, & qui ne change jamais.<sup>33</sup>

3. Que les sentiments les plus particuliers sont les meilleurs & les plus sains, & que ce qu'on appelle aujourd'hui Religion, n'est qu'une pure illusion des hommes, dont la plus part se plaisent à estre trompés : car quelle apparence y a'il, qu'une creance qui aveugle l'homme & qui lui interdit le raisonnement, soit veritable ? Quelle raison y a t'il, de croire ce que l'on ne peut comprendre, & imposer mesme une obligation à cella ? [...]

4. Que le dogme de Platon de l'ame universelle du monde, ne sçauroit estre combattu que par des fausses raisons, et qu'elle ne sçauroit se persuader l'immortalité de l'ame,<sup>34</sup> qu'en la faisant rentrer dans son principe, qui est cet esprit universel dont elle fait une partie.

5. Que Moïse a esté un aussi grand imposteur que bon esprit [...]. »<sup>35</sup>

Je n'ai guère le temps de commenter ici ce texte comme il le mériterait<sup>36</sup>, dont tous les motifs se retrouvent dans la culture dite libertine européenne du XVII<sup>e</sup> siècle : refus de l'incarnation (et en effet Christine ne parle jamais du Christ y compris tout au long de sa longue période quiétiste) et de l'immortalité des âmes individuelles, Dieu qui ne punit ni ne rétribue, qui semble se confondre avec « l'âme universelle du monde », ici renvoyée à Platon mais en fait plutôt averroïste (j'y reviendrai en conclusion), imposture politique des religions...

Ce que ce document n'évoque pas, est l'importance indéniable de l'épicurisme pour Christine plusieurs fois affirmé. On sait qu'elle tenait Gassendi en très haute estime, avec lequel elle a correspondu, sur le conseil de Bourdelot, et qui a décliné son invitation en Suède<sup>37</sup>. Elle l'a sans doute lu, comme elle a lu, de fort près, le *De natura rerum* de Lucrèce<sup>38</sup>. Une lettre de Fortner à Ismaël Bouilliau (26 octobre 1656) rapporte une rencontre de la reine à Dijon « *Burdelotio suadente* »

33 Rappelons que la fameuse exécution de Monaldeschi, victime de l'inflexibilité de la reine, n'aura lieu qu'en 1657 : la réputation de la reine, conforme à ses déclarations explicites, était donc sur ce point bien établie depuis longtemps.

34 Chapelain à Heinsius du 10 nov. 1654, in édition de 77 lettres 1966, n° 42 : selon lui, la reine « est convaincue que les âmes ne sont pas plus immortelles que le corps ». Voir Åkerman p. 74. Cette auteure renvoie également au texte manuscrit de l'ambassadeur vénitien en Russie, Alberto Vimina, de passage à Stockholm en novembre 1653, qui relate son audience avec Christine, au cours de laquelle la reine a nié l'immortalité de l'âme, arguant que si l'âme informe le corps, cette forme n'est pas différente de celles des animaux, et tout aussi corruptible qu'elle l'est chez ceux-ci, et critiquant âprement toute entreprise de séparation de l'âme et du corps. Elle révoqua au passage l'existence du paradis et de l'enfer. *Historia della sollevazione di Cosacco contro il regno di Pologna, dto. Stoccolma* 2 nov. 1653, Ms Ottob. Lat. 2485 ff. 246-273, f. 265r, cité et commenté par Åkerman, *op. cit.*, p. 27.

35 *Le Génie de la reine Christine de Suède*, *op. cit.*, p. 9-10. L'auteur ajoute conclut son développement en disant : « J'en pourrais dire davantage, si elle mesme ne publioit partout ses sentimens, qui sont aujourd'hui connus de la plus part de l'Europe, & si je n'avois quelque horreur à les descrire », *ibid.* p. 10. Et encore : « si je dis qu'elle fait fort peu d'estime de la religion Chrestienne, qu'elle a une foy fort paarticuliere, qu'elle est fourbe & legere, il n'y a personne ce ceux qui ont l'honneur de l'avoir hantée, qui ne tombe d'accord avec moy, & qui ne soit contraint d'advoüer que mes sentimens ne luy sont point injurieux », *ibid.* p. 12.

36 Pour un examen plus approfondi : « La religion de la reine Christine... », art. cité.

37 Elle alla jusqu'à lui prodiguer une pension et lui offrir une chaîne en or.

38 Sur sa lecture de Lucrèce dans l'édition de Michel de Marolles et sur l'influence de l'atomisme de Gassendi sur Christine voir Åkerman, 73 sq.

(à l'instigation de Bourdelot) avec Claude-Barthélémy Morisot, qui défendait lui-même l'épicurisme<sup>39</sup>. Lors de cette entrevue, devant plusieurs témoins, elle aurait déclaré qu'elle n'était certes pas convertie à la religion catholique, car elle embrassait plutôt « la religion des philosophes » (selon « ses mots propres »), précisant que cette « religion » était toute contenue dans le *De natura rerum* de Lucrèce<sup>40</sup>.

Évidemment, nous pouvons nous demander comment cette religion lucrécienne des philosophes pouvait s'accorder avec ses autres emprunts philosophiques (stoïcisme, averroïsme, etc.), mais, il faut aussi remarquer qu'avec les *Syntagma* de Gassendi, elle disposait de tout un appareillage conceptuel permettant d'intégrer dans l'épicurisme revisité de très nombreux apports des philosophies anciennes et modernes, et jusqu'à la théorie de l'âme du monde, à la fois analysée, critiquée et en fait préservée par Gassendi qui, de surcroît, la rendait compatible, au moins sur le papier et pour ceux qui voulaient y croire, avec le christianisme.

Pour résumer le tout, je citerai une phrase du Prince de Condé, qui la côtoie à Hambourg : outre ses jurons blasphématoires (« Par la mort Dieu ! Par la teste Dieu »), dont elle blesse les oreilles des moins difficiles, elle « se pique d'une si haulte philosophie [...] se dit au-dessus des loix, des opinions, des religions et des coustumes »<sup>41</sup>

Dans son évolution ultérieure vers le quiétisme, revendiqué haut et fort<sup>42</sup>, fréquentant et soutenant Miguel de Molinos à Rome jusqu'à sa condamnation par le tribunal du Saint-Office en 1687<sup>43</sup>, il pourrait sembler que Christine avait dû nécessairement abdiquer cette « religion des philosophes »<sup>44</sup>. On peut cependant se demander si son quiétisme, dans la manière dont elle conçoit

39 Lettre de Morisot au chancelier Séguier 24 juin 1650, Rochot, *Les travaux de Gassendi sur Épicure et sur l'atomisme 1619-1658*, p. 258.

40 Lors de son passage à Dijon : Fortner à Bouilliau, 26 octobre 1656 à propos de la visite de Christine à Claude-Barthélémy Morisot : « *Christina Alexandra Divioni Moirisotum, Burdelotio suadente, qui Reginae ibi aderat, accersit. Post varios sermones, Moirisoti religionem inquisivit, qui se Catholicam profiteri asseveravit, simulque adjunxit, si aliâ imbutus esset, se tantae Reginae exemplo illam amplexurum, quam Christina. Ad ista subridens, sciscitata est num sciret que sacra illa coleret. Respondit illet, palam esse accusavit, seque Philosophorum religionem (verba Christinae sunt) omnibus aliis praeferre, testata est. Moirisotus haec sacra late patere innuens, explicationem dicti illius a Regina modeste efflagitavit, quam sic protulit : Philosophorum Religionem Lucretium optime depinxisse in libris de Natura Rerum, hacque se unice probare. Post exiguam moram eidem iniunxit, cum spe praemii regii, ut poetam illum commentario illustraret ; qua mille, ut pro cero mihi relatum, nunc adornat* », cité par Pintard, *Le Libertinage érudit, op. cit.*, p. 638, voit la traduction qu'en donne Pintard, *op. cit.*, p. 399.

41 Condé au comte de Fiesque, janvier 1655, cité par Pintard, *op. cit.*, p. 398-399.

42 Par exemple dans l'*Ouvrage du Loisir* : « S'il y a une oisiveté qui ne s'occupe que de Dieu, elle est digne d'envie » (n° 1096) et surtout dans les *Sentiments héroïques* : « ... on ne l'adore dignement que par le silence, l'admiration et l'amour » (n° 3) ; « La plus belle des oraisons est celle de l'amour, de résignation et de silence ; mais c'est Dieu seul qui nous apprend ce langage. La plupart des hommes ne l'entendent presque pas » (n° 4) ; « il ne faut croire de lui-même et de toutes les choses que ce qu'il en sait et ce qu'il en veut ; c'est l'unique moyen de n'être jamais trompé » (n° 6.). Dans son autobiographie adressée à Dieu (*La vie de la reine Christine*) elle écrit notamment : « Rompez toutes mes secrètes attaches, quelques nobles ou innocentes qu'elles puissent être et faites que j'abandonne entièrement à vous seul sans réserve le reste de ma vie aussi bien que ma mort pour le temps et pour l'éternité », éd. De Raymond, *op. cit.*, p. 77.

43 Arckenholtz IV, 36 sq. Voir G. Bandini, « Cristina di Svezia e Molinos », *N. Antologia*, janvier 1948, p. 58-72.

44 Voir à ce sujet les travaux de Sven Stolpe, surtout *Från stoicism till mystikstudier i drottning Kristinas maximer*, Bonnier, 1959 et *Königin Christine von Schweden* ("Drottning Kristina"), Frankfurt / Main, Verlag Knecht, 1962,

un abandon à Dieu et en Dieu, au-delà (et en fait au dehors) de l'Église à laquelle elle est censée appartenir, n'est pas dans la parfaite continuité à la fois théorique et pratique de son déisme philosophique qui, si l'on en croit Saint-Maurice, consiste à se reposer en l'amour de Dieu, affranchi de toute craintes, scrupules, superstition et cérémonies extérieures. Elle conserve d'ailleurs du même coup sa conception de la vertu héroïque exaltée dans l'abdication et désormais éprouvée dans la voie de l'abandon à Dieu. Du reste, cette piété tout à fait hétérodoxe ne l'empêchait pas à Rome de fréquenter de fort près des personnages dont elle ne pouvait ignorer qu'ils défendaient en secret des idées semblables à celles qu'on lui avait entendu exposer imprudemment durant sa jeunesse, voire plus radicales encore<sup>45</sup>. Certains de ses habitués en effet furent même dénoncés, et non sans fondement, pour athéisme, comme l'archevêque Angelo della Noce, cofondateur de la Reale Accademia créée à l'initiative de Christine elle-même<sup>46</sup>, et surtout le médecin Giovanni Maria Lancisi membre de l'Accademia dell'Arcadia<sup>47</sup>. Je ne veux pas dire qu'elle adhérerait à toutes leurs propositions, mais malgré la générale et systématique dissimulation des idées hétérodoxes à Rome, dissimulation dont elle même d'ailleurs recommande la pratique

---

discutés par Åkerman, *op. cit.*, p. 17-18. Stolpe décrit une évolution d'un stoïcisme fort personnel vers le mysticisme quiétiste de Molinos à travers un passage par un catholicisme « moderniste », loyal envers l'Église, mais sceptique sur les positions de censure de l'Église par rapport aux sciences naturelles modernes, mais rejetant aussi les miracles, l'incarnation, doutant de la résurrection et n'ayant jamais pu vraiment accepter l'Incarnation et la Rédemption. Åkerman recourt au modèle straussien d'écriture entre les lignes pour mettre en question ce schéma évolutif conduisant à un mysticisme hétérodoxe sincère. Les deux positions sont, me semble-t-il, compatibles, surtout si l'on donne au quiétisme de Christine toute sa radicalité potentielle. Ces deux auteurs rejettent fermement les interprètes qui affirment l'orthodoxie et sincérité de Christine en matière d'appartenance confessionnelle. En particulier, ils discutent Curt Weibull (*Drottning Christina*, Stockholm, 1934 ; *Drottning Christina och Monaldesco*, Stockholm, 1936) et son fils Martin Weibull (notamment « Drottning Kristinas tronsavsagelse och tronsskifte », *Scandia* 28, 1962, p. 196-326), auteurs résumés et critiqués par Åkerman, *op. cit.*, p. 20 sq.

45 Selon le Sommaire du procès contre Giovanni Maria Lancisi et la « Secte des Athées » : « ... *che Mosè è stato un bell'ingegno e che per farsi capo del popolo hebreo ha finto quanto è scritto nelle sacre Scritture ; che morto il corpo è morta anche l'anima, che non c'è né Inferno, né Paradiso, né Purgatorio ; che nell'ostia consacrata non c'è niente ; che Cristo Signor Nostro non è figlio di Dio ; che quanto noi crediamo e ci viene proposto a credere dalla Chiesa, tutto è Politica e Invenzione...* », cité in Candida Carella, *Roma filosofica nicodemita libertina. Scienze e censura in età moderna*, Lugano, Agorà & Co, 2014, p. 144 (aussi Vittorio Frajese, *Dal Libertinisme ai Lumi, Roma 1690 – Torino 1727*, Roma, Viella, 2016, p. 25). Notons qu'aucune de ses propositions n'est en fait incompatible avec le très hétérodoxe quiétisme de Christine.

46 Christine avait donné explicitement à son académie pour vocation de cultiver la « philosophie » : « *col sapersi il fine di questa reale Accademia, e l'intenzione che ha havuta Sua Maestà in dondarla, cioè lo stuo della vera erudizione, che è, come dire, l scoprimiento della vertà non manifesta : non l'esercizio del ben dire. Dal che segue, che ne' soggetti, che la compongono, si richiede più di robusta filosofia , che di fiorita eloquenza* », BAV, Ottoboniani Latino, 1744, c13r, cité par Carella, *op. cit.*, p. 130.

47 Voir Carella, *op. cit.*, Frajese, et plus récemment encore, Renato Giordano, *Processo per eresia. Processo ai Medici Romani e all'archiatra Giovanni Maria Lancisi nel '600*, 2000. Sur l'hétérodoxie de bien de ses fréquentations romaines, voir également Ferdinando Abbri, « Gli 'arcana naturae' filosofia, alchimia e 'chimica' nel Seicento », in *Cristina di Svezia. Scienza ed alchimia nella Roma barocca*, p. 49-68, Federico Barbierato, « Le 'Prince de la haute secte' et Santinelli, marquis de Pesaro. Réseaux politiques et culturels d'un groupe de rosicruciens du XVII<sup>e</sup> siècle à Venise », *Revue d'Histoire Nordique*, n° 24, 2017, p. 165-184, Dalma Frascarelli, *L'Arte del dissenso. Pittura e libertinismi nell'Italia del Seicento*, Torino, Einaudi, 2016, p. 86-92 et passim.

dans ses écrits<sup>48</sup>, elle connaissait forcément une grande partie des positions que ses amis ou contacts proches défendaient et elle pouvait encore s'en sentir plus ou moins proche.

Il n'y a d'ailleurs pas jusqu'à Épicure que Christine ne continue à défendre durant sa période quiétiste, dans ses propres écrits, en faisant donner une dissertation en sa faveur au sein de son Académie romaine<sup>49</sup>. Et l'on trouve d'ailleurs dans son *Ouvrage du Loisir* une maxime qui laisse parfois (elle se trouvait déjà, tronquée, dans la dernière ligne des *Réflexions sur Alexandre*) : « L'épithaphe de Sardanapale vaut bien la philosophie de tout autre, à la religion près »<sup>50</sup>. Or cette épithaphe disait, selon Cicéron, qui n'a pas de mots assez durs pour le roi mythique d'Assyrie : « *Haec habeo, quae edi, quaeque exsaturata libido hausit; at illa iacent multa et praeclara relictæ* » : « Je possède ce que j'ai mangé, et tout ce qu'a dévoré l'assouvissement de mes désirs ; par contre ils sont morts tous les biens magnifiques que j'ai laissés »<sup>51</sup>. La traduction n'est pas aisée (aucune de celles que j'ai trouvées ne m'a satisfait) mais le sens de cette inscription, dont Cicéron dit qu'Aristote avait déclaré qu'elle était « plus digne d'être mise sur la fosse d'un bœuf, que sur le monument d'un roi », est celui d'un hédonisme à la fois revendiqué et désenchanté, parfaitement indifférent à la morale et au sort de l'âme dans l'au-delà. Le fait que Christine écrive qu'il s'agit d'une philosophie qui vaut bien toutes les autres, « à la religion près », implique une critique des philosophes contempteurs de Sardanapale (Cicéron et Aristote en l'occurrence) mais sans doute aussi de la philosophie qui ne s'élève pas à la religion telle qu'elle l'entend, dont la pratique suppose une conscience aiguë de la vanité du monde et l'abandon héroïque à la divinité. Mais alors, une fois encore, de quelle religion s'agit-il ? De quel Dieu ? Alors qu'est absente toute référence à la figure du Christ, aux sacrements, à l'Église, à la théologie du péché originel, de l'expiation et du rachat, voire même à l'affirmation d'une résurrection des morts, bref à l'immortalité des âmes. Je ferai volontiers l'hypothèse d'un lien étroit entre le déisme philosophique de la première Christine et son ultérieur mysticisme quiétiste, en ajoutant d'ailleurs qu'il ne s'agit pas là d'un parcours particulièrement extravagant ni original.

Ce qui me permet sinon de vérifier l'hypothèse, mais de lui donner plus de force, est un texte important de Leibniz qu'une commentatrice attentive à l'hétérodoxie de Christine, Susanna Åkerman, a déjà mis en avant dans un remarquable ouvrage : *Queen Christina of Sweden and her*

48 « Ne savoir pas dissimuler, c'est ne savoir pas vivre », *Ouvrage du Loisir*, n° 176 ; « Tout homme qui ne sait pas dissimuler quand il veut, est un sot », n° 215, in *Apologies*, op. cit., p. 167 et 173.

49 « Parmi les Philosophes Socrate, Platon, Aristote, Diogène, Epicure, & Epictète méritent l'admiration », *Ouvrage du Loisir*, n° 130 (II, 55). « Ceux qui accusent Epicure d'avoir été voluptueux, seroient plus chastes qu'ils ne sont, & mourraient de faim, s'ils vivoient comme lui », n° 131 (II, 56), in *Apologies*, op. cit., p. 160. Voir, au sujet de la dissertation d'Antonio Cottone lue dans son Académie royale, Carella, op. cit., p. 130. Voir sur l'épicurisme de Lancisiet l'importance en général de l'atomisme à Rome parmi les intellectuels fréquentés par Christine, Carella, op. cit., p. 146.

50 *Ouvrage du Loisir*, n° 133, in *Apologies*, op. cit., p. 161.

51 Cicéron, *Tusculanes* (V<sup>e</sup>, 35).

*circle : the transformation of a seventeenth-century philosophical libertine*<sup>52</sup>. Il s'agit de ses *Considérations sur la doctrine d'un esprit universel*, datées de 1702 (13 ans donc à peine après la mort de la reine)<sup>53</sup>. « Plusieurs personnes ingénieuses ont cru et croient encore aujourd'hui qu'il n'y a qu'un seul esprit, qui est universel et qui anime tout l'univers et toutes ses parties, chacune suivant sa structure et suivant les organes qu'il trouve, comme un même souffle de vent fait sonner différemment divers tuyaux d'orgue » Cette opinion, ajoute-t-il, a été renouvelée par Averroès, avec sa théorie de l'*intellectus agens* et de l'*intellectus patiens* : selon le philosophe arabe « le premier, venant du dehors, était éternel et universel pour tous, mais [...] l'entendement passif, particulier à chacun, s'éteignait dans la mort de l'homme ». Il cite les noms de Pomponazzi, Gasparo Contarini, « et, ajoute-t-il, on en reconnaît les traces dans feu M. Naudé, comme ses lettres et les *Naudeana* qu'on a imprimés depuis peu le font connaître. Ils l'enseignaient en secret à leurs plus intimes et plus habiles disciples, au lieu qu'en public ils avaient l'adresse de dire que cette doctrine était en effet vraie selon la philosophie, par laquelle ils entendaient celle d'Aristote par excellence, mais qu'elle était fausse selon la foi, d'où sont venues enfin les disputes sur la double vérité, qui a été condamnée dans le dernier concile de Latran. On m'a dit que la reine Christine avait beaucoup de penchant pour cette opinion, et comme M. Naudé, qui a été son bibliothécaire, en était imbu, il y a de l'apparence qu'il lui a donné les informations qu'il avait de ces opinions secrètes des philosophes célèbres, qu'il avait pratiqués en Italie<sup>54</sup>. Spinoza, qui n'admet qu'une seule substance, ne s'éloigne pas beaucoup de la doctrine de l'esprit universel unique, et même les nouveaux cartésiens, qui prétendent que Dieu seul agit, l'établissent quasi sans y penser. Il y a de l'apparence que Molinos et quelques autres nouveaux quiétistes, entre autres un certain auteur, qui se nomme Joannes Angelus Silesius, qui a écrit avant Molinos, et dont on a réimprimé quelques ouvrages depuis peu, et même Weigelius [Valentin Weigel] avant eux, ont donné dans cette opinion du Sabbat ou repos des âmes en Dieu. C'est pourquoi ils ont cru que la cessation des fonctions particulières était le plus haut état de la perfection. » Ce texte embrasse très large, mais grâce à cette amplitude, il dessine une constellation de pensée où Christine d'une part se retrouve aux côtés de Pomponazzi, de Naudé et enfin, ce qui n'est pas rien, de Spinoza – le rapprochement entre son quiétisme philosophique, si on peut l'appeler ainsi, et le monisme spinoziste n'est certes pas absurde – mais d'autre part côtoie son cher Molinos et des mystiques comme Angelus Silesius, devenu depuis célèbre grâce à Heidegger, et comme Valentin Weigel, à travers la doctrine qu'on prêtait donc à la reine de l'âme du monde et de l'esprit universel déniait l'immortalité aux âmes individuelles, et dont Leibniz, sans doute, a eu connaissance par des propos rapportés (il n'a sans doute en effet pu avoir accès aux rares écrits

52 Leiden, E. J. Brill, 1991, p. 80.

53 *Die philosophischen Schriften*, éd. Gerhardt, 1965, t. VI, p. 529-538.

54 Je souligne.

de Christine, non encore publiés, et où cette doctrine reste de toute façon bien peu explicite). Une fois de plus, le point commun de toutes ces pensées considérées par Leibniz d'un point de vue strictement « philosophique », à travers le thème de « l'esprit universel » ou « âme du monde », est leur incompatibilité avec les fondements de la théologie chrétienne, par delà les divergences confessionnelles, et Leibniz a bien aperçu le danger qu'elles représentaient pour la religion chrétienne<sup>55</sup>. Il est frappant de voir que Christine soit la seule femme dans sa liste, et encore en fait-il d'abord un disciple de Naudé, comme on avait considéré qu'elle l'avait été pour son malheur de Bourdelot ou, communément encore de nos jours, à son honneur cette fois, du grand Descartes. On eut beau dire qu'elle était « une philosophe qui n'avait rien d'une femme que le sexe », ce sexe suffisait cependant à la disqualifier comme philosophe au plein sens du terme, c'est-à-dire libre et autonome dans ses démarches intellectuelles comme dans ses actes. J'espère lui avoir rendu ainsi au moins un peu de son indéniable agentivité et créativité philosophique.

---

55 « ... lorsqu'on va jusqu'à dire que cet esprit universel est l'esprit unique, et qu'il n'y a point d'âmes ou esprits particuliers, ou du moins que ces âmes particulières cessent de subsister, je crois qu'on passe les bornes de la raison, et qu'on avance sans fondement une doctrine dont on n'a pas même de notion distincte. [...] cette doctrine [...] détruit l'immortalité des âmes et dégrade le genre humain... ».